



Constance aux « Torres del Paine »



**Yasna Angelica Gutierrez Ruiz et Fernanda Perez
au jardin Etnica" Floco de la Mañana" de Puerto Natales**

dizaines d'autres gaitounes. Les itinéraires déserts et improvisés de l'île Navarino, l'habitude des solitudes glaciaires ont dû nous rendre un tantinet rétifs à ces grand-messes de l'aventure estampillée. Aux portes du parc, nous nous sommes bien regardés et sommes remontés dans le bus, avant d'aller planter notre pioche dans un bras de mer où l'eau qui coule des glaciers est douce à boire, parmi les cygnes à col noir dont le vol seul vient fendre le silence.

Puerto Natales est une ville touristique. Non pour elle-même qui ne présente guère d'attraits mais pour le parc national de Las Torres del Paine, situé à quelque 150 km au nord et classé Réserve de la Biosphère par l'Unesco. Pari difficile que de prétendre préserver un espace admirable de la planète tout en en faisant une promotion dont l'un des propos et non des moindres est d'en faire un objet de consommation lucratif. Les prix « gringo », conséquences de l'afflux de touristes, donnent le tournis à la population locale. Pour une course de quelques kilomètres, les prix vont du simple au quintuple. Les fossés se creusent entre ceux qui profitent de la manne du tourisme et les autres qui conservent leur niveau de vie quand ils ne le perdent pas, ouvriers et pêcheurs en première ligne. Nous avons perdu l'habitude de cet état d'esprit guidé par la recherche du profit et des rapports humains qu'il induit. Comme le résuma Solène « Il y a tellement de touristes ici qu'on se sent étranger. ». Cette année, ils seront plus de 80 000 visiteurs à avoir défilé sur les sentiers de ce site exceptionnel. L'érosion commence à être sensible.

J'écris « ils » car nous n'avons pas mis nos pas dans la trace de milliers de pas ni n'avons planté notre gaitoune parmi des

Dimanche matin, nous laissons Constance au mouillage devant l'estancia Eberhard où nous sommes ancrés depuis plus d'une semaine et partons pour Punta Arenas. Trois heures de bus en direction du Sud. Nous revenons sur nos pas par la terre à travers des paysages de pampa. Parfois, dans un pli du terrain, nous découvrons quelques arbres serrés les uns contre les autres en bosquets. Les feuillages d'automne vont du jaune feu ou rouge sang tandis que les troncs rongés par les lichens passent du brun foncé au vert tendre. Plus loin, de grandes traînées de troncs calcinés, témoignages des vastes incendies pratiqués au siècle passé pour ouvrir des pâturages, rayent les prés d'herbes jaunes. La route, long ruban de béton est bordée de panneaux qui signalent aux rares véhicules les aires de parking. De loin en loin, les baraquements des gendarmes rappellent que la zone est frontalière avec l'Argentine. Justement, nous faisons halte dans l'un de ces postes pour embarquer un couple d'uniformes qui se fait déposer quelques kilomètres plus loin avec sa paire de jumelles radar. Il fait très beau et presque chaud, journée idéale pour contrôler les excès de vitesse d'une circulation quasi inexistante.

Au détour d'une grande courbe, nous découvrons les rivages du détroit de Magellan encombré des réservoirs de gaz, richesse naturelle du détroit et qui constitue désormais la principale ressource de cette zone anciennement entièrement dévolue à la navigation. A l'approche de la ville, la circulation se fait plus dense. Les 4x4 de marques japonaises sont de loin les plus nombreux. Les panneaux publicitaires qui délimitent l'espace urbain rappellent que le Coca Cola est la boisson universelle pour se rafraîchir sous toutes les latitudes. Pourtant la température inviterait d'avantage au chocolat chaud.

Le bus nous dépose à deux pas de la villa Braun Menendez que nous avons prévu de visiter. Le gardien nous prie d'enfiler des petits chaussons de feutre par dessus nos chaussures pour déambuler dans cette grande demeure du début du XX^{ème} siècle où nous retrouvons les parquets marquetés, les marbres taillés, les tableaux de maîtres, les lourdes tentures et le mobilier années 20 mais aussi dans les cuisines, les cuisinières en fonte de nos grands-mères, les premiers moulins à café en bakélite et les boîtes métalliques qui redeviennent aujourd'hui à la mode. Tous ces objets, arrivés par bateau, paraissent décalés à des milliers de kilomètres de l'Europe qui se reconstituait ici entre gens de la bonne société de Punta-Arenas. Les Braun, Menendez et autres immigrants arrivés de Russie, d'Angleterre, d'Allemagne à l'ouverture de ces territoires par l'état chilien ont en peu d'années accumulé des fortunes colossales dans l'exploitation du mouton ou le commerce d'importation pour les centaines de bateaux qui, à l'époque transitaient par le détroit pour rejoindre la côte ouest des Etats-Unis.



Des travaux d'embellissement de la Place d'Armes parent de grillage de plastique orange les arbres majestueux et les rues adjacentes où s'alignent les grosses villas, sortes de petits palais bourgeois dont l'architecture à la française témoigne des goûts et valeurs artistiques de l'époque. Tel bâtiment maintenant occupé par la Marine rappelle la villa Gillet de Lyon, tel autre devenu hôtel de luxe paraît une miniature du palais Garnier. Nous pique-niquons au pied du monument de bronze offert par les Braun à mémoire de Magellan. Le navigateur est représenté en vaillant guerrier écrasant de toute sa gloire les deux indiens patagons assis à la base du piédestal. La chute du cours du mouton après la première guerre mondiale et l'ouverture du canal de Panama ont été fatales à l'économie fleurissante de la ville. Les riches familles ont alors gagné les capitales ne laissant derrière elles que les restes d'une époque dorée et les cimetières des derniers indiens décimés par les maladies ou massacrés par les pionniers avides de terres d'élevage. Le musée salésien où nous nous rendons l'après-midi expose la fresque chronologique de cette région où l'histoire s'est comme ramassée entre 1865 et le début du XX^{ème} siècle. D'un côté moins de 10 000 indiens, nomades, chasseurs, animistes qui taillent et battent le silex. De l'autre, quelques milliers d'immigrants qui en l'espace de dix ans prennent possession de la moindre parcelle de territoire pour y implanter des moutons à laine.

De cette histoire pourtant récente, il ne reste donc que des traces : des maisons, des outils, des objets manufacturés, des instruments de navigation et des photos, celle du mouillage devant Punta-Arenas avec plus de cent navires, celles prises par Martin Gusinde ou d'autres missionnaires qui, venus évangéliser les Indiens, sont devenus les premiers et derniers ethnologues de populations définitivement disparues.

Lundi soir, nous faisons quelques courses dans les rues commerçantes de la ville qui compte maintenant plus de 100 000 habitants dont bon nombre de jeunes élèves qui à cette heure avancée de l'après-midi, sortent de l'école dans leurs uniformes aux couleurs de leur établissement. Les boutiques désuètes côtoient les supermarchés à l'hygiène toute américaine. Il est l'heure de quitter ce monde citadin. Nous reprenons le bus et regagnons l'estancia Eberhard où le groupe électrogène ronronne pour alimenter en électricité la maison et ses dépendances. Constance nous attend paisiblement au mouillage. Nous rallumons le poêle et allons nous réchauffer sous la couette.

Constance à la pêche

Nous ne savions pas pêcher jusqu'à ce que Paul et Fanny embarquent à Ushuaia, avec dans leurs sacs en plus du foie-gras et du champagne, un filet de 5000 x 150 cm et le matériel complet pour monter les lignes de traîne. L'art n'est rien s'il n'est doublé d'une passion et une passion n'est rien si elle ne se transmet. Aujourd'hui, nous sommes des pêcheurs. Tenez, pas plus tard que ce matin, moins d'une heure après le lever du jour, nous avons retiré du filet deux jolis robalos (entre le lieu et le bar) et un saumon. Les foies et les oeufs, unis à ceux des deux robalos d'hier que nous avons mangés en soupe, et revenus fugacement dans une noisette de beurre, ont apporté une touche à l'ordinaire du petit déjeuner. Il fut question de partager notre butin avec un bateau voisin, mais finalement, aucune suite ne fut donnée dans ce sens. Nous ne savons pas ce que l'avenir nous prépare.

Les débuts avaient pourtant été peu encourageants avec comme première prise un lion de mer de près de 80 kilos ; ce qui nous a incités à pêcher à fond plutôt qu'en surface. Dès lors, le filet a assuré notre subsistance avec en point d'orgue la prise de 20 merlus dans la baie Fortescue, sur le détroit de Magellan, qui tous connurent, d'une manière ou d'une autre, l'honneur de la table de Constance. L'exceptionnel se produisit la semaine dernière malheureusement après que notre *maestro es pesca* nous eut quittés. Au fond de l'estero Ultima Esperanza, au pied du glacier Serrano, une seule nuit a amené dans notre filet plus de cinquante bêtes, dont une raie, trois gros merluzas da cola (un merlu avec une queue de congre), et quelques pejerreys (poisson-roi), dont la chair passe pour être la plus délicate de toutes. Les lignes de traîne connaissent moins de succès dans ces eaux avec seulement un saumon pêché à l'aide d'une cuillère plongeante. Nous comptons faire mieux par la suite. Nous avons cependant, en vue des trois semaines de solitude avant Puerto Eden, pendu à notre pataras bâbord un jeune mouton patagon de 15 kilos, histoire de varier les plaisirs.



Tio Paul

Constance a un truc

La vie se plait au quotidien à nous lancer des défis auxquels nous ne savons que maladroitement répondre. Par exemple, vous rentrez du marché de la Croix-Rousse et le camelot a serré d'un solide double nœud les sacs contenant vos achats. Inutile de vous énerver sur cette matière plastique et d'avoir recours à la paire de ciseaux qui a disparu au fond du tiroir de la cuisine. Voici le truc. Vous saisissez le nœud par une boucle que vous torsadez entre deux doigts jusqu'à ce qu'elle présente une rigidité suffisante pour être poussée et engagée à l'intérieur du nœud. Le tour est joué et la libération du nœud n'est plus qu'un jeu d'enfant.

Merci à Santi pour nous avoir communiqué ce truc vraiment génial.

Brèves

Subvention

Vive internet. Un message que nous recevons au cyber café de Puerto Natales nous apprend que la DRAC Rhône-Alpes vient d'attribuer pour la quatrième année une subvention de 3000 Euros au projet Constance sur les ailes du vent.

Cartes postales sonores

Les deux cartes postales sonores réalisées au *polivalente* (lycée) d'Ushuaia et celle réalisée en Corse par Guillaume Addari sont en ligne sur www.constance.org. Prochainement, une CPS de Puerto Natales.

Baleines

La Prensa austral, journal régional nous apprend que les deux baleines Minck croisées au mois de mars dans le canal Beagle se sont échouées sur l'île Navarino, à proximité de Puerto-Williams.

Rencontres musicales

A Puerto Natales, l'équipage de Constance a fait escale dans deux écoles, un jardin d'enfants et un collège où ont été enregistrés des extraits de « Canto Magalenico » une œuvre maîtresse du répertoire local. A découvrir prochainement dans la galerie des cartes postales sonores

Partenariats

Les élèves du département de l'Ain qui participent à la prochaine édition des Temps Chauds consacrée aux musiques du Brésil ont commencé à enregistrer les arrangements des chansons collectées par Constance au cours de l'année 2002.